

Pistes



*« **L**E petit vendeur de la rue et le fonctionnaire proposent, en ces temps de disette qu'un franc pollué par sa récente dévaluation aggrave encore, chacun leur piste pour chasser la faim. Au bout de la piste, il y a la vie. Une vie comme une autre... »*

C.M. T.

Inox, l'enfant inoxydable d'Abidjan

CE texte a pour objet le travail des enfants et des jeunes en milieu urbain africain comme phénomène révélateur d'une société en mutation.

Le travail des enfants et des jeunes fait référence à un contexte de crise dont on ne peut pas faire abstraction. Les bouleversements économiques, politiques, sociaux, culturels, sont nombreux. La crise prend ici tout son sens : un croisement entre traditions et modernités, une bifurcation entraînant les acteurs sociaux sur des chemins déjà balisés, mais aussi sur de nouveaux qu'ils leur faut défricher ou sur d'anciens qu'il convient de modifier. Ce contexte engendre une certaine destruction sociale qui peut entraîner certaines formes de marginalité (délinquance, prostitution, vente et/ou consommation de drogues...), mais il est aussi à l'origine de recompositions sociales.

L'étude du travail des enfants et des jeunes est indissociable de ces transformations qui s'opèrent et notamment de l'évolution des liens familiaux de la « monétarisation » de ces relations (l'enfant ou l'adolescent contribuent au budget familial souvent de manière décisive). Le rôle de l'enfant évolue donc et par conséquent la place qu'il occupe dans la société, se modifie aussi. Soumis traditionnellement à ses aînés, l'enfant semble acquérir une certaine autonomie en gagnant l'argent indispensable au foyer. Il est amené de plus en plus à se prendre en charge. La précocité de ces jeunes travailleurs est remarquable. Tout en développant un sens aigu des responsabilités vis-à-vis de leurs familles, ils acceptent

difficilement l'autorité de leurs aînés. Ils acquièrent la conscience d'être des jeunes travailleurs avec leur fierté, leur dignité. Ils sont nombreux en Côte-d'Ivoire, déscolarisés devenus jeunes travailleurs. La majorité des enfants scolarisés dans le cycle primaire n'atteignent pas le cycle secondaire, refoulés, exclus, par un système scolaire très sélectif (concours d'entrée en 6^e, certificat d'études primaires élémentaires, classes surchargées...). Les petits métiers offrent alors une porte de sortie qui n'est pas conciliable avec l'école car, en Côte-d'Ivoire, il n'existe pas de possibilité d'assumer les deux, grâce à des classes à double flux par exemple. Ces jeunes poussés à tout mettre en œuvre pour sortir d'une situation « d'échec », créent, inventent et surtout tentent de s'adapter.

Pour nous approcher d'eux, nous avons procédé à des interviews, optant d'emblée pour une méthode qualitative fondée sur l'étude de cas individuels à travers le recueil d'histoires de vie (1) et l'observation directe, notre ambition étant de rendre compte à plus long terme de plusieurs histoires de vie (2). Ce texte présente les premiers résultats d'une enquête réalisée auprès d'un de ces enfants travailleurs. Durant les entretiens, il y a eu beaucoup d'hésitations. L'enfant n'a pas l'habitude de parler de lui à un adulte attentif. La place de l'enfant est ici interrogée. C'est l'enfant qui traditionnellement écoute et non l'inverse. Mais après quelques entretiens, Inox s'est approprié sa parole. L'enfant révèle bien plus que quelques impressions qui auraient pu sembler *a priori* immatures. Il nous tient en haleine tant ce qu'il dit témoigne de la richesse d'un vécu qui est aussi celui de nombreux autres enfants, et des multiples stratégies mises en place pour conquérir, acquérir un statut qui lui convienne. La force intérieure d'Inox, son volontarisme, son dynamisme, son absence de fatalisme, surprennent. Inox est engagé dans un combat, il lutte pour survivre, pour vivre, pour mieux vivre.

Inox, un enfant comme les autres

Inox est un enfant parmi tant d'autres, un enfant comme les autres (3). Il vit pareil à ceux-là dans un pays où 70 % des jeunes n'accèdent pas au cycle secondaire (4) et où le travail est le lot quotidien de la majorité d'entre eux. Citadins, Abidjanais avant tout, ils sont ivoiriens ou originaires des pays frontaliers et sont issus de milieux socio-économiques modestes. A cheval sur deux mondes, entre traditions et modernités, ils adhèrent tour à tour à certaines valeurs conservatrices du système familial et à d'autres plus novatrices du système urbain (5).

(1) Voir F. Ferrarotti, *Histoire et histoires de vie*, Paris, Méridien Klincksieck, 1983, 195 p.

(2) Ce travail se situe dans un programme de recherche initié par l'ORSTOM et intitulé : « Crise et individualisations en Abidjan. »

(3) Voir à ce sujet l'enquête la plus récente effectuée auprès de 1 012 enfants défavorisés, il s'agit de l'échantillon le plus grand étudié jusqu'à présent en Côte-d'Ivoire : UNICEF, ministère de la Jeunesse,

Sports et des Affaires sociales, *Étude sur les enfants défavorisés d'Abidjan : Abobo, Adjamé, Plateau, Treichville*, présentée par S. Dedy, Abidjan, nov. 1990.

(4) Voir UNICEF, *La situation des enfants dans le monde 1991*, 128 p.

(5) Voir la communication de D. Kone, Jeunesse et nouvelles cultures urbaines in : séminaire « Les valeurs et les croyances de la jeunesse sur le mariage et la famille », IES-UNESCO, 31 mars au 3 avril 1993.

Inox a 12 ans, il est burkinabé. De générations en générations, sa famille a été attachée à la terre, fidèle à la tradition gourounsi, une ethnie composée essentiellement d'agriculteurs. Puis en 1954, cette reproduction à l'infini s'est rompue. Les parents d'Inox ont quitté leur village et ont suivi le chemin de nombre de leurs frères en partant à l'aventure vers la Côte-d'Ivoire qui leur apparaissait comme un Eldorado. La Terre promise ne fut pas si prometteuse, et la famille dut s'installer dans l'un des bidonvilles d'Abidjan où s'étaient déjà entassés avant eux tant de leurs compatriotes. Inox est né là, après quatre grandes sœurs et un grand frère. Il a aussi un petit frère. Le père, 54 ans, ne travaille pas. La mère, 44 ans, a dû seconder le père pour faire survivre la famille.

Inox a donc dû travailler très jeune pour soutenir financièrement sa famille et son jeune frère a fait de même. Inox a dû interrompre sa scolarité voici trois ans, au niveau du CE2. Depuis il est jeune travailleur « indépendant », en ce sens qu'il exerce une activité urbaine dans la rue sans contrôle apparent d'un adulte ; il se présente comme étant son propre patron. Il est vendeur de « lotus », selon l'expression consacrée, du nom de la marque de ces mouchoirs en papier. Depuis quelques mois, il vend aussi des journaux. Son jeune frère, lui vend uniquement des « lotus ».

Inox n'est pas le véritable nom de cet enfant. Il s'agit en fait d'un surnom qui symbolise la représentation que se font nombre d'automobilistes de ces jeunes travailleurs. Toujours vaillant, sous le soleil ou sous la pluie, ces enfants semblent avoir été trempés dans un acier inoxydable. C'est ainsi qu'un automobiliste en mal d'humeur a baptisé cet enfant « Inox ». Humour ou dérision, clin d'œil ou cynisme, ce surnom est pour tant bien celui que pourraient porter bon nombre de ces enfants travailleurs. Il faut être de fer pour survivre dans la rue, survivre dans le bidonville. Inox montre ce qu'un jeune peut mettre en œuvre pour y parvenir.

Travailler dans la rue

La concurrence et les conflits territoriaux sont nombreux et Inox doit défendre sa place contre d'autres jeunes travailleurs, les irréguliers (ceux qui cherchent un lieu de vente après avoir quitté un carrefour peu rentable, ou qui débudent dans le métier) et les réguliers (ses camarades qui fréquentent le même carrefour) (6). Les altercations, les disputes, les bagarres se succèdent avec une règle fondamentale : celle du plus fort. La concurrence oppose non seulement les réguliers aux « étrangers » au carrefour mais aussi les réguliers entre eux. Entourant une voiture dont les vitres sont ouvertes, les enfants assaillent les automobilistes. Après avoir crié leur offre de vente comme un cri de guerre : « lotus ! », chacun part à l'attaque et dépose dans l'habitable son paquet au grand dam des passagers, qui ne savent plus s'ils doivent refuser, accepter ou combien de paquets acheter et à qui. La répartition des clients n'est pas la seule cause

(6) Les limites de la flexibilité du secteur informel se répercutent jusque dans les activités exercées par les jeunes. Voir à ce sujet B. Lautier, Les secteurs informels « face à la

crise », in : *Carnets des ateliers de recherche, les salarisations ambiguës*, n° 7, mars 1986, pp. 99-124.

de conflits. Les dons que leur font les automobilistes, notamment en petites sommes d'argent, créent des disputes quant au partage. Ces règlements de comptes, au sens propre du terme, n'épargnent pas les membres d'une même famille et la confiance ne règne pas toujours.

Pour tempérer ces heurts, réguler les nombreuses tensions, la petite bande s'est donnée une structure minimale (7). Jérôme, l'aîné (18 ans), joue le rôle de médiateur et aussi de frère « fouettard » si un récalcitrant refuse de se soumettre. Ce rôle d'aîné de la bande est reconnu car il instaure une organisation nécessaire qui est appréciée par chacun. Celle-ci impose un certain ordre qui sécurise chaque enfant en créant une relative « harmonie ». Les enfants se créent une nouvelle « famille », dont les lois sont connues et intériorisées. Les abus de pouvoir sont bien entendu possibles. Inox, jusqu'à présent ne s'en plaint pas, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en ait pas.

La valeur du travail est importante pour lui et elle s'oppose à l'inactivité. Selon sa propre classification des enfants de son quartier, il y a ceux qui vont à l'école, ceux qui sont à la maison et ceux qui travaillent. Pour lui, il est préférable de vendre des lotus que d'être oisif à la maison, comme certains enfants qu'il connaît. Il dit : « *Il y a des enfants qui demandent de l'argent, ce sont eux qui m'énervent (...), ils "gâtent le nom" de leur papa et de leur maman* ». Dans le français ivoirien populaire, « gâter son nom » est une expression très courante qui signifie salir, compromettre sa réputation, déshonorer son nom, au sens propre et symbolique du terme. Inox s'insurge contre ceux des enfants qui mendient alors qu'ils pourraient exercer une activité lucrative. Dans le même sens, il n'apprécie pas non plus le comportement qui consiste à « vautouriser », selon son expression. Il s'agit de négocier avec des lycéens fréquentant un établissement scolaire du quartier où ils travaillent, dans le but d'obtenir les restes des repas dont ceux-ci bénéficient à la cantine ou de pouvoir aller regarder la télévision du lycée. Si Inox condamne la mendicité, il envie toutefois ces longues séances devant la télévision que lui interdit son père. Inox vit à Washington, bidonville sis au pied du quartier résidentiel de Cocody. Washington aurait été désigné ainsi en raison de la délinquance qui y régnerait.

Vivre à Washington

Le jeu reste important pour Inox. A 12 ans, il est encore un enfant et, dès qu'il est libre à la fin de sa journée de travail, après avoir remis les gains de la journée à sa mère, il part jouer au football, aux billes, ou bien il se promène. Les bagarres rythment ces sorties ludiques.

Inox a son opinion sur son quartier. Il est révolté par sa saleté. Il dénonce les comportements des habitants qui contribuent à aggraver les conditions d'insalubrité. Il s'oppose aux gens du bidonville. Quand il parle d'eux il les nomme « eux-mêmes » ou « d'autres » ; par contre, lorsqu'il veut parler de lui, il insiste sur un « je » répétitif. L'absence de latrines oblige les habitants à « chier les cacas dehors » comme le dit Inox. Exas-

(7) Cette organisation présente des analogies avec celle des « galladas » étudiées par J. Meunier dans *Les gamins de Bogota*, Paris, Lattès, 1977, 216 p.

péré par cette façon de faire, le jeune garçon considère qu'ils sont « trop bêtes », selon son expression. Et pourtant il est contraint lui aussi à faire de même. Ceci ne l'empêche pas d'avoir son avis sur la question et cet avis est le premier qu'il donne concernant son quartier exprimant ainsi ce qui le choque le plus et lui déplaît. Son regard est critique, informé notamment par les connaissances qu'il a acquises à l'école : il y a appris ce que sont des latrines et par conséquent qu'il est possible de faire autrement. Il ressent personnellement du mépris pour cette saleté. Inox a conscience de la nécessité d'assainir son quartier. Pour cela la contribution de chacun lui semble importante. Il souligne l'utilité des cotisations pour des opérations permettant d'améliorer les conditions de vie et s'insurge contre le refus de certains habitants de participer à ces collectes.

Il est inquiet à cause des menaces de déguerpissement à l'encontre de son quartier, situé en lisière de la riche commune de Cocody, l'une des dix communes d'Abidjan, en bordure d'une autoroute où un habitat spontané s'est développé dans une zone difficilement constructible, les baraquements de planches et de tôles s'étageant le long d'une colline escarpée, ravinée par les eaux de ruissellement à la saison des pluies. L'espace y est « cher » et les habitations se serrent les unes contre les autres. La promiscuité est le lot auquel doit s'habituer tout nouvel arrivant. Ils cherchent une place dans ces logements sommaires de quelques mètres carrés. Chez Inox, les enfants et les parents dorment dans la même pièce. Les enfants s'alignent comme des sardines dans une boîte, sur une natte. Inox n'apprécie pas cette promiscuité.

Se nourrir à sa faim est aussi pour Inox un vrai problème. La nourriture ne suffit pas toujours à la maison et ce besoin devient parfois si fort qu'il est à l'origine de conflits avec son plus jeune frère avec qui il n'a pas envie de partager le si peu qui leur est donné. Ce désir est tellement fort qu'Inox est prêt à remettre en cause son rôle d'aîné. De 4 ans plus âgé que Justin, il doit laisser de la nourriture au fond du plat commun pour les plus jeunes avec qui il partage les repas souvent composés de « tô » (boule de farine de maïs) et d'un peu de sauce versée dessus. Dans le plat qui est posé entre eux, Inox, en tant qu'aîné, a droit aux meilleurs morceaux de poisson ou de viande s'il y en a, ce qui est excessivement rare dans l'alimentation des enfants. Cependant, il se doit de manger avec parcimonie en tenant compte des cadets envers qui il a une responsabilité. Ce rôle inculqué à Inox, notamment par sa mère qui le reprend régulièrement pour le lui faire accepter, n'est pas facile à assumer, surtout quand on a faim après une journée de travail dans les rues. Inox comprend ce qu'on attend de lui, mais le remet en question. Face au plat, il préfère, pour survivre, subir les foudres de sa mère, les reproches et les pleurs de son frère et se nourrir tant bien que mal. Il prend sur lui de refuser cette responsabilité trop lourde édictée par ses parents et par les normes de son groupe. Ce faisant, il se pose en individu cherchant à s'affranchir du rôle stéréotypé d'enfant soumis, simple élément dépendant de la structure familiale. Il choisit de manger la part réservée dans l'éducation traditionnelle à son frère. Sa priorité est alors de survivre. La « bonne » éducation, les « bonnes » manières lui apparaissent comme un luxe qu'il ne peut se permettre et il assume sa position prenant le risque d'être frappé, ce qui est presque toujours le cas selon ces dires.

Pourtant, la nourriture n'est pas très bonne et parfois avariée, ce qui est cause de nombreux maux de ventre et diarrhées. Ces maladies ne contribuent pas à harmoniser l'ambiance familiale et notamment au moment du repos. Réveillé à plusieurs reprises au cours d'une même nuit par son jeune frère malade, Inox a du mal à retenir son mécontentement. Il ne parvient pas à récupérer de la fatigue de sa journée et nourrit des rancœurs à l'égard de son cadet. Horripilé, il finit par le battre. Il s'en suit souvent une altercation avec son père et Inox finit sa nuit dehors exaspéré, quand il ne fugue pas, quelquefois. Les rapports sociaux se durcissent au sein de la famille. Chez Inox, les ressentiments de celui qui travaille pour manger et contribuer à nourrir les autres, se mêlent donc inextricablement à des jalousies plus « naturelles » de l'enfant jaloux vis-à-vis du petit frère protégé par les parents, au besoin contre lui. Or, cette amertume accumulée est aggravée par son départ précoce de l'école.

Être déscolarisé à la « Cité des professeurs »

Être déscolarisé à la « Cité des professeurs » comme Inox appelle le quartier du lycée technique à Cocody, qui est son lieu de travail, c'est être intrinsèquement lié à la vie scolaire. Ce lieu n'est pas aussi neutre pour lui qu'un marché ou un quartier administratif. Il lui renvoie sans cesse l'image de sa condition défavorisée. Les nombreux enseignants qui y habitent passent dans leurs automobiles chargées de leurs enfants qu'ils mènent à l'école. Les petits, leurs cartables posés à côté d'eux, observent derrière les vitres souvent closes des habitacles climatisés, ces enfants travailleurs qui ont souvent le même âge qu'eux. Moqueurs ou apitoyés, le plus souvent indifférents, ils sont aussi des miroirs qu'Inox a souvent du mal à accepter. Mais le plus difficile pour lui reste les cars remplis de lycéens dont il doit subir les quolibets. Le lycée, pour lui, c'est l'image même d'une école devenue inaccessible. Mais en même temps, c'est aussi le lieu auprès duquel beaucoup d'habitants du bidonville trouvent à travailler, en proposant aux abords du lycée sur leurs tables, des oranges, des sandwiches, des gâteaux, dans de petites boutiques de fortune en planches et en tôles, qui encadrent l'entrée du lycée. L'école tient donc une place immense dans la vie du jeune Inox, tout déscolarisé qu'il soit, car elle est matériellement et symboliquement omniprésente dans son environnement.

Renvoyé de son école en même temps que son petit frère Justin, faute de moyens financiers pour poursuivre, Inox a dû abandonner sa scolarité. Les enfants négociaient leur place jusqu'au jour où : « le maître nous a chassés », comme le dit Inox. Les enfants ont quitté définitivement l'école avec le souvenir vivace de leur humiliation et de leur impuissance. Sans pleurer, ils ont regagné le domicile familial, expliquant ce qui leur était arrivé à leur père. L'impuissance est devenue paternelle. Inox dit avec amertume : « *Mon père n'est plus parti à l'école, mais il y a nos dossiers là-bas, tout est fini...* » (8). Pour Inox, cette exclusion est une humili-

(8) La mère par contre devient la figure de proue de la famille. Voir à ce sujet la communication de M. Le Pape, Abidjan, avant la récession et maintenant : des tendan-

ces sociologiques durables, in : Table ronde *Crises et ajustements structurels*, GIDIS-CI, 31 nov. 1^{er} et 2 déc. 1992.

liation encore accusée par le fait même que son dossier, attestant de sa scolarité et plus profondément de son identité en tant qu'écolier, n'a pas été restitué et lui a été volé en quelque sorte.

Cette rupture avec l'école est la source d'un des premiers conflits à l'avoir opposé à son père. Censé obéir, aveuglément à son père, à son oncle ou à un aîné, l'enfant ne doit pas en principe se rebeller contre cette forme d'autorité. Or, Inox, tout en comprenant les raisons de son père, ne parvient pas à admettre sa démission à son égard. Dans le même temps, sa mise au travail lui a « *fait prendre conscience de l'oisiveté de son père* », selon son expression. Ces deux sentiments se rencontrent, détruisant en partie l'image qu'il avait de son père. Certes, il lui reste affectivement attaché, mais, constatant son incapacité à travailler, à payer les études de ses enfants, à nourrir sa famille, il n'est plus prêt à tout accepter de lui. Par conséquent, il remet en cause le statut de son père, et le sien propre, celui d'un enfant. Leurs rôles respectifs, tels qu'ils sont assignés par la règle sociale, sont déstabilisés, à la limite inversés ; l'enfant a le sentiment de contribuer à nourrir son père, réalité impensable dans le système des normes et des représentations traditionnelles. Un enfant de 12 ans ne contribuait pas de manière essentielle au budget familial même s'il pouvait y participer en travaillant aux champs, par exemple, en échange de quoi, il recevait tout ce qui lui était nécessaire (nourriture, vêtements, protection...). La force de travail de son père, des aînés était nettement supérieure à la sienne. Sa part de labeur ne venait qu'en complément. Au contraire, dans la famille d'Inox, l'activité de l'enfant est le pilier par lequel passe la survie. C'est du moins le sentiment d'Inox qui n'a pas l'impression que les revenus de son père soient déterminants pour sa famille.

Inox estime assumer une responsabilité réservée au père, à l'oncle, ceci le fait accéder en partie au statut d'adulte même si les aînés sont réfractaires à une possible émancipation. Inox glisse vers un autre rôle. Il travaille et revendique par conséquent les corollaires de cette obligation : le droit d'être consulté, celui de ne plus se soumettre n'importe comment. Il prend un peu de la place de ce père. Si celui-ci ne l'accepte pas, Inox entre en conflit avec lui et choisit parfois la fugue. Il fuit et manifeste par cet acte qu'il ne se sent pas à sa place et qu'il préfère quitter spectaculairement, même si c'est temporairement, ce système de places. En s'opposant, il se pose en tant qu'individu qui peut décider de lui-même, car il supporte des charges telles qu'il peut se permettre de le faire. La fugue est un avertissement significatif qu'il utilise pour rappeler à sa famille qu'il peut partir et que s'il reste, il a droit à certaines considérations. Il veut pouvoir se reposer sans être dérangé la nuit par son petit frère, ne pas être battu par son père. Il a certaines exigences qu'il monnaie du fait qu'il travaille. S'il n'a pas gain de cause, il a recours à des pressions. Il dit : « *Mon père m'a dit qu'il allait me frapper, alors j'ai fui* ». Et pourtant cet acte lui coûte : tout d'abord en angoisse (il a très peur de dormir dehors), et aussi en culpabilité (il sait combien il est indispensable aux siens). Malgré tout, il passe à l'acte et parvient à gagner le combat qu'il livre. A son retour, son père ne le bat pas et lui parle comme à « un grand », dit-il, en lui expliquant les motifs qui l'avaient poussé la veille à vouloir le frapper. Le père est obligé d'expli-

quer, de donner des raisons, alors que dans la société traditionnelle, le seul argument est l'argument d'autorité. Par ce biais, il y a émergence d'un espace où peut se développer une rationalité critique. Il connaît son importance dans la famille et sait comment il la paye. C'est une place conquise. A la question : « que penses-tu apporter à ta famille ? », Inox répond sans hésitation : « J'apporte de l'argent », et il ajoute : « *Si on me donne un cadeau, si on me donne de l'argent, je le donne à ma mère ; le jour où on me donne à manger, quand je rentre à la maison, je ne mange pas* ». Inox allège au maximum le poids qu'il pourrait représenter pour sa famille et économise même sur la nourriture quand il peut.

La place qu'il occupe dans la famille est fonction de cet apport. Il sait que s'il la quitte : « *ils vont souffrir beaucoup, mon père va beaucoup souffrir, tant qu'il n'a pas gagné le travail, c'est à cause de ça* ». Sa relation, tout en restant affective avec sa famille, s'est monétarisée. Elle est indissociable de l'argent : celui qu'il rapporte, celui qui manque à la maison. Inox ne se sent pas le cœur de quitter sa famille du fait notamment de cette dimension. Il dit : « *Et puis, quand je serai dehors, je vais penser à eux, je vais vouloir revenir, pour mon père et ma mère, pour mes sœurs et mes frères* ». Il se sent responsable d'eux comme un chef de famille qui ne peut quitter les siens et les laisser dans le besoin. Il sait aussi que personne ne peut encore prendre la relève. Son petit frère, selon lui, ne vend pas encore très bien, et les revenus de sa mère ne suffiraient pas à nourrir la famille. Mais parfois, quand sa grande sœur vient lui rendre visite et qu'elle doit voyager, il a envie de partir avec elle. Il lui arrive d'en pleurer. Son père le raisonne alors, et il comprend. Mais un jour peut-être, ce poids familial aura raison de lui, ou bien ses exigences se préciseront devenant incompatibles avec sa vie familiale, et Inox devenu plus grand fuguera et ne reviendra plus, la peur au ventre et la culpabilité au cœur, affranchi de ses responsabilités précoces, fuyant ses charges prématurées, fuyant aussi les conditions de vie à Washington, aspirant à une hypothétique et déchirante liberté.

En attendant, Inox est souvent victime des quolibets de ses camarades scolarisés du bidonville. Il les appelle malgré tout « ses amis ». Le lien qui les unit est donc important à ses yeux, ce qui donne aux moqueries une dimension d'autant plus forte. Les autres enfants se moquent du fait qu'ayant quitté l'école, Inox vende des lotus. Le jeu consiste à lui dire qu'il ne pourra devenir que leur serviteur quand ils seront grands. Citons Inox : « *Et puis, ils disent que lorsqu'ils seront riches, je serais boy chez eux ou leur jardinier* ». Ce regard des autres enfants le fait souffrir et le révolte. Sa réaction alors n'est pas de se battre avec eux. Bien que « fâché », selon son expression, il parvient à prendre du recul. Il sait pourquoi il en est là, et dans une certaine mesure, il est conscient de sa situation. Il estime qu'il ne peut compter que sur lui-même. Ce qu'il vit le renvoie à lui-même, lui dévoilant les limites de la vie communautaire, de la solidarité. Ni son père, ni sa mère, ni son grand frère, ni ses sœurs, n'ont pu l'aider à poursuivre sa scolarité. Il est seul face à son problème et il insiste sur ce fait : « *Ils se moquent de moi, mais moi, je me dis que ça ne fait rien, (...), je dis que je me débrouille moi-même et que ça ne fait rien, c'est ce que je me dis dans mon cœur* ». La notion d'autonomie apparaît. Il s'agit de trouver toute solution pour s'en sortir et de choisir la

moins mauvaise. C'est ce qu'a fait Inox. Loin d'être résigné, il n'est pas à cours de ressources. Devenu individu, il n'attache qu'un prix modéré aux moqueries et aux critiques des autres. Il tient peu compte des réactions de ses « amis ». Il trouve en lui l'énergie pour dépasser ces vexations : « *Je ne suis pas content, je suis fâché, (...), mais je me dis que Dieu est grand pour toujours, et que peut-être je serai mieux qu'eux-mêmes* ». La religion est pour lui un réconfort et il rêve son avenir.

Rêver l'avenir

Inox se présente comme un enfant très réaliste y compris dans ses rêves d'avenir. Ce jeune garçon ne se projette pas dans un avenir idéal où il serait chanteur, acteur, champion de karaté, justicier de la veuve et de l'orphelin, preux chevalier œuvrant pour la justice. Ses espérances restent lucides, quasiment objectives. Il achètera une tondeuse d'occasion et, en la poussant devant lui, proposera ses services de cours en cours, de jardins en jardins, sillonnant les quartiers riches sans jamais y habiter. La projection la plus forte d'Inox est d'avoir : « *un peu de travail, un bon travail* ». Son espoir est aussi de « continuer » l'école. Pour lui, il ne s'agit pas de « reprendre » sa scolarité, comme s'il niait son expérience de rupture d'avec le système scolaire, mais de s'inscrire un jour à nouveau dans un cycle, de manière à surmonter victorieusement cette exclusion. L'important pour lui est d'imaginer que ceci est du domaine d'un possible, qu'il peut faire vivre hors de son rêve. Mais la condition est draconienne, il faut pour cela que son père ait de « l'argent », donc du travail, il en a conscience, il identifie cette obligation incontournable.

Parmi les rêves d'Inox, son village occupe une grande place. Il ne le connaît pas, sa dernière visite est lointaine. Il était encore au dos de sa mère dit-il, et n'avait que 6 mois. A 12 ans, les années se sont écoulées et ce village idéalisé est peuplé par ses cousins et ses cousines qu'il ne connaît pas et qu'il est avide de rencontrer. Il partira un jour, son père lui en a fait la promesse, mais toujours, le même obstacle surgit, celui des moyens financiers pour y aller. Il faut attendre que le père « ait eu l'argent », selon l'expression d'Inox. Mais c'est certain, Inox ira un jour à la rencontre de ce rêve d'enfant entré si vite dans la vie d'adulte, ses songes le lui ont dit, et les rêves..., ça peut se réaliser.

Inox ne veut pas retourner définitivement dans son village. Il ne veut pas non plus faire comme son père. Il n'aspire pas à reproduire la trajectoire paternelle. Ses modèles sont en partie extérieurs à son milieu familial, puisés dans le contexte urbain, dans les propres observations qu'il en a faites et dans les leçons qu'il en a tirées. Il pense par lui-même et non par l'intermédiaire de son père, de son grand-frère ou d'un aîné. Inox est déjà un individu, agissant et pensant par lui-même. Inox, ou quand l'extrême précarité forge la saisissante précocité d'un enfant-adulte engagé dans l'aventure de l'individualisation.

Christine Denot
ORSTOM-Abidjan